

PRÉFACE

Depuis février 1868, à Londres, chaque début de mois, la foule se presse au 26 Wellington street north, devant les bureaux de l'hebdomadaire All the year round. Il en ira ainsi jusqu'au mois d'août de la même année. C'est à ce rythme que William Wilkie Collins, le maître du suspense populaire, qui partage avec Mary Elizabeth Braddon les faveurs d'un public dévorant, délivre avec un art consommé les nouveaux épisodes de son dernier roman, La Pierre de Lune. Chaque livraison se termine par un véritable cliffhanger de cinéma.

Collins est né le 8 janvier 1824. Élevé en Europe au gré d'un voyage de plusieurs années avec sa famille, à l'instar de son héros, il est revenu faire des études de droit en 1846. Reçu au barreau en 1851, année de sa rencontre avec Dickens, il n'a jamais pratiqué, mais il a acquis ainsi, outre un grand sens de la relativité, qualité peu anglaise à l'époque, un regard critique sans doute lié à cette vue transversale de la société qu'offre l'étude du droit.

À la mort de son père, peintre de la Royal Academy avec lequel il ne s'entendait guère, Collins s'est vu contraint de rédiger et publier à ses frais l'hagiographie de ce dernier, avant d'avoir seulement le droit d'écrire ce que bon lui semble. Électron libre et doux rebelle, il a derrière lui vingt-quatre ans de métier quand il rédige La Pierre de Lune, et dix-sept ans de collaboration avec Dickens. Le succès du livre, assurément l'un des meilleurs de son auteur, sera

énorme. Comme La Dame en blanc, paru en 1860, il sera constamment réimprimé, de sa publication dès le mois d'août 1868 jusqu'à nos jours. Premier et plus grand des romans policiers anglais selon T. S. Eliot, il en est une étape et constitue une référence du genre.

La pierre de Lune, inquiétant et magnifique diamant, a été dérobée en 1799 lors de la prise de Seringapatam par le colonel Herncastle, officier de l'armée des Indes. Arrachée au front du dieu hindou de la Lune, la pierre millénaire a traversé les siècles et les vicissitudes des conquêtes sous la protection de trois brahmanes et d'une malédiction qui s'attache à tous ses détenteurs et leurs descendants. À sa mort, l'ombrageux colonel décide de léguer ce cadeau empoisonné à la fille de sa sœur, qui lui a toujours fermé sa porte. L'arrivée de ce joyau insolite, presque vivant, à l'occasion des dix-huit ans de la jeune fille, fait voler en éclats l'équilibre et l'innocence de la famille heureuse qui le reçoit. Lors de l'étrange soirée d'anniversaire, où sont conviés famille et notabilités locales, trois jongleurs indiens s'introduisent dans le parc. Dès le lendemain matin, on découvre que la pierre a disparu...

La machinerie diabolique de Collins s'enclenche. L'héroïne, Rachel Verinder, pour qui s'affrontent deux de ses jeunes cousins, le globe-trotter Franklin Blake et Godfrey Ablewhite, brûlant orateur et philanthrope, se comporte de façon aberrante. Une atmosphère des plus lourdes pèse sur la maison. Il faut bientôt faire appel au sergent Cuff, meilleur limier de la « Met », la Police métropolitaine. Ce procédé, qui nous est des plus familiers, procure au lecteur anglais de l'époque un frisson terrible et complètement nouveau ; il est perçu comme l'irruption outrageante de l'espionnage policier au cœur même d'une famille. La police métropolitaine d'investigation, dont l'entrée de service donne sur Great Scotland Yard – d'où le nom qu'elle prendra –, n'a été créée qu'en 1829, avec l'aide

de Vidocq, pour répondre à l'afflux de population dans les centres-villes et à la prise de conscience de la criminalité. Ce changement marque profondément l'imaginaire anglais, par la rupture profonde qu'il implique avec le modèle saxon prévalant jusqu'alors, où le peuple lui-même faisait la police, les gardes du roi assurant l'exécutif.

Nombreux sont les écrivains anglais, à la suite du Double Assassinat dans la rue Morgue d'Edgar Poe (1841), à prétendre au titre de précurseur du roman policier. Si Charles Dickens est le premier, dans Bleak House (1853), à faire intervenir un inspecteur de la Met, son roman n'est cependant pas construit autour d'un mystère criminel proprement dit, à l'inverse de La Trace du serpent¹ de Mary Elizabeth Braddon (1860), où c'est un enquêteur local qui mène l'investigation, ce qui en fait le premier roman policier anglais. Mais c'est Wilkie Collins, le premier, qui réunit tous ces ingrédients en impliquant dans un roman «policier» un inspecteur de la Met. Le sergent Cuff, mélancolique et passionné de roses, inspirera beaucoup à Conan Doyle le personnage de Sherlock Holmes. Il est fondé sur le modèle véritable de l'inspecteur Whicher, surnommé le «prince des détectives», célèbre entre autres pour avoir élucidé la terrible affaire de la jeune Constance Emily Kent, infanticide qui défraya la chronique en 1860. Cette histoire particulièrement oppressante, au cœur même d'une famille, fit l'objet d'un échange épistolaire entre Dickens et Collins; elle inspirera directement Le Secret de lady Audley de Mary Elizabeth Braddon (1862), mais aussi Le Mystère d'Edwin Drood² de Dickens (1870) et, bien davantage, La Pierre de Lune de Wilkie Collins.

Dans le roman, si le redoutable sergent échoue à résoudre l'affaire, il en prédit néanmoins les développements. Selon

1. Archipoche n° 226.

2. Archipoche n° 240.

un critique de l'époque, il n'y a dans cette histoire aucun acte, pas une fenêtre ouverte, une porte fermée, pas un reniflement qui ne soit gratuit et ne trouve sa justification dans la résolution du mystère. La construction est impeccable et le secret est impitoyablement gardé jusqu'à la fin. Tandis que jongleurs indiens, vieille fille, majordome, avoués, usuriers, escrocs, bons partis, voleuse repentie et vieux médecins trop bavards donnent le change, Collins, telle une araignée, piège son lecteur au milieu d'une toile de récits successifs, tous détenteurs d'une parcelle de vérité. Il reprend la méthode de la narration alternée, déjà utilisée dans La Dame en blanc, où la réalité semble envisagée par l'œil d'un insecte. Il faut débusquer, démêler au cœur de ce prisme la personnalité de chacun des narrateurs que sont, principalement : Gabriel Betteredge, vieux maître d'hôtel fêru de Robinson Crusoé, écartelé entre sa loyauté et des accès de ce qu'il nomme lui-même la fièvre détective ; Drusilla Clack, vieille fille frustrée et venimeuse ; et Franklin Blake, le héros. Cet angle faussement simple et la vivacité psychologique des portraits jouent le rôle d'un révélateur, faisant appel à l'intelligence du lecteur, censé fournir lui-même le contrepoint de la partition. Collins pousse ainsi à son comble l'efficacité d'une technique qui consiste à donner à voir et fait de lui, à un siècle d'écart, l'égal d'un Hitchcock. Il fait ainsi éclater, avec les masques, la drôlerie, la méchanceté et l'hypocrisie d'une société toute d'apparences. On retrouve ici les thématiques favorites de Collins : héritage, secret, révélation de ce qui est caché.

Au-delà de la brillante technique narrative et du talent précurseur de Collins en matière de littérature à suspense, les nuances de sa personnalité éclairent tout le livre. On reconnaît chez Franklin Blake l'indépendance intellectuelle de l'homme élevé à l'étranger. Il est, comme la plupart des héros de Collins, léger, assez anticonformiste et voyageur. Il aime, à rebours des canons du temps, qui sont

plutôt aux blondes Saxonnes languides, les petites Celtes brunes et minces, au teint mat et de caractère passionné et intègre, telles Rachel Verinder, mais aussi Rosamond Treverton dans Le Secret¹. Collins lui-même partage sa vie avec la toute jeune Martha Rudd, vive brunette de vingt ans de moins que lui, issue d'une famille pauvre qu'il a fait venir à Londres.

Ses héros, toutefois, ne sont jamais qu'une facette de Collins. Dans ses romans, on retrouve bien souvent le personnage du cynique Timon d'Athènes, ici campé sous les traits du colonel Herncastle (qui correspond à Andrew Treverton dans Le Secret), homme revenu de tout, détaché de la société de ses semblables et affranchi de l'hypocrisie sociale. Il ressemble en partie à son créateur, qui menait sans scandale une double union libre, mais délibérément, défiant l'opinion et plaçant de facto ses enfants hors la loi.

Sa part la plus personnelle et sans doute la plus secrète touche cependant au personnage troublant d'Ezra Jennings. Avatar masculin de la Sarah Leeson du Secret, Jennings est comme elle porteur d'un terrible secret qui le ronge et le détruit. La marque de ce fardeau se reflète dans l'aspect physique des deux personnages, littéralement coupés en deux : à la fois jeunes et vieux, avec des cheveux blancs et noirs. À moitié anglais, tous deux n'ont qu'un pied dans cette société, mais ils sont laminés par la terrible solitude, rançon de leur secret ; ils ont le cœur tendre et sont silencieusement assoiffés d'amour humain et de réhabilitation. Difficile de ne pas songer ici à Collins, divisé entre ses deux vies maritales, à quelques quartiers de distance. Martha Rudd et Caroline Graves, deux femmes si différentes, de statut social éloigné, lui donneront l'une et l'autre des enfants. Lorsqu'il se rend chez Martha, à qui il se prétend marié de ce côté de la ville, il prend le

1. Archipoche n° 218.

pseudonyme de William Dawson, sous lequel il déclarera ses enfants. Lui moins qu'un autre ne peut ignorer la situation de vulnérabilité inextricable dans laquelle il laisse ses fils et ses filles en particulier, en les privant de la simple reconnaissance de leur filiation...

Collins refuse de choisir et de se conformer à ce que la société anglaise attend de lui. Il refuse la demande en mariage de Caroline, la « dame en blanc » qu'il a enlevée avec sa fille, comme il refuse de la quitter. Il la reprendra même lorsque, lassée des mauvais traitements de son mari, elle reviendra à lui. La vie de Collins n'est-elle pas ailleurs, d'une certaine façon, à l'instar de ce diamant indien (sa part vivante?) arraché par les Anglais au lieu auquel il appartient? Il retrouvera son berceau d'origine, à la fin de l'histoire, au cours d'une étrange et impressionnante cérémonie, dans un processus inéluctable, révélateur de l'impuissance anglaise. Ce dénouement, en un temps où le soleil ne se couchait jamais sur l'Empire britannique, est suffisamment atypique pour être noté.

« En ce moment même où je mets toute mon intelligence à votre service, je suis sous l'influence d'une dose de laudanum dix fois plus forte... » Cette confession d'Ezra Jennings reflète assez exactement les conditions dans lesquelles Collins lui-même, rongé par des maux d'arthrite ou de goutte épouvantables, entièrement adonné à l'opium, rédigea ce livre impossible à reposer. À travers cet alter ego secret, c'est le récit de son addiction qu'il donne à lire. Récupération et justification d'une habitude dite orientale, d'une autre part du monde à laquelle il appartient à moitié.

Roman emblématique, si brillamment construit qu'il devint le premier classique d'une littérature de genre, La Pierre de Lune est le livre d'un relaps. Collins est un étranger, un Anglais éclairé au soleil d'autres cultures, dont les histoires lui servent de boucliers contre la vie, depuis qu'au pensionnat l'écriture l'avait protégé des persécutions d'une

brute. Il meurt d'une attaque, le 23 septembre 1889, laissant plus de trente romans, soixante nouvelles, pièces et récits. « Il lui revient le mérite, écrira Henry James, d'avoir introduit dans l'espace romanesque les plus mystérieux des mystères: ceux qui se cachent derrière nos propres portes. »

Isabelle VIÉVILLE DEGEORGES

PROLOGUE

L'ASSAUT DE SERINGAPATAM (1799)

Extraits de papiers de famille

I

J'adresse ces lignes, écrites en Inde, à mes parents en Angleterre.

Mon but est d'exposer le motif qui m'a fait refuser ma main et mon amitié à mon cousin John Herncastle. La réserve que j'ai gardée jusqu'ici sur ce chapitre a été mal interprétée par plusieurs membres de ma famille, à la bonne opinion desquels je tiens. Je les prie de suspendre leur jugement jusqu'à ce qu'ils aient lu ce récit et je déclare, sur l'honneur, que ce que je vais écrire ne renferme que la plus stricte vérité.

Le différend entre mon cousin et moi s'éleva lors d'un grand événement militaire auquel nous prîmes part tous deux : l'assaut de Seringapatam par le général Baird, le 4 mai 1799.

Pour aider à l'intelligence de l'histoire, il faut que je me reporte à l'époque qui précéda l'assaut et aux légendes qui couraient dans notre camp sur l'or et les joyaux entassés dans le palais de Seringapatam.

II

La plus bizarre de ces légendes se rapportait à un diamant jaune, pierre précieuse célèbre dans les annales indiennes. Selon les plus anciennes traditions connues, ce diamant aurait été enchâssé dans le front de la divinité hindoue aux quatre mains qui caractérise la lune. Le nom

de « pierre de Lune », sous lequel il continue d'être désigné jusqu'à ce jour en Inde, lui vient de sa nuance singulière et de la croyance superstitieuse en vertu de laquelle son éclat s'avivait et diminuait sous l'influence de la croissance et la décroissance de la lune, déesse dont il était l'ornement.

J'ai entendu raconter qu'une semblable croyance existait en Grèce et à Rome, n'ayant pas toutefois pour objet, comme en Inde, un diamant consacré à un dieu, mais une pierre semi-précieuse et à demi transparente que l'on supposait être affectée par les cycles lunaires. Dans ce dernier cas également, la lune conférait le nom par lequel cette pierre reste connue des amateurs modernes.

Les aventures du diamant jaune commencent au XI^e siècle de notre ère.

À cette époque, le conquérant mahométan Mahmoud de Ghizni arrive en Inde, s'empare de la cité sainte de Somanauth et dépouille de ses trésors le fameux temple qui avait été depuis des siècles le lieu de pèlerinage des Hindous et la merveille de l'Orient.

De toutes les divinités révérees dans le sanctuaire, seul le dieu de la lune échappa à la rapacité mahométane.

Sauvé par trois brahmanes, le dieu inviolé qui portait le diamant jaune sur son front fut enlevé pendant la nuit et transporté dans la seconde cité sacrée indienne, la ville de Bénarès.

Là, dans un nouveau sanctuaire, le dieu de la lune fut installé et adoré dans une salle incrustée de pierres précieuses, sous un toit supporté par des pilastres d'or.

Dans ce lieu, la nuit même où il fut achevé, Vishnou le protecteur apparut en songe aux trois brahmanes. Il dirigea son souffle sur le diamant de l'idole sacrée et les brahmanes prosternés se voilèrent la face. Vishnou ordonna que désormais le diamant de la lune soit gardé jour et nuit, alternativement par trois prêtres jusqu'à la fin des siècles.

Les brahmanes l'entendirent et s'inclinèrent devant sa volonté.

Le dieu prédit un désastre au mortel assez présomptueux pour porter ses mains sur le joyau sacré, ainsi qu'à tous ceux de sa maison et de son nom, qui en hériteraient après lui. Les brahmanes firent inscrire la prophétie en lettres d'or sur la porte de l'enceinte consacrée.

Un âge suivit l'autre et toujours de génération en génération les successeurs des trois brahmanes veillèrent nuit et jour sur l'incalculable pierre de Lune.

Un âge en suivit un autre, jusqu'aux premières années du XVIII^e siècle chrétien qui virent le règne d'Aureng-Zeyb, empereur des Mongols. Il donna le signal de nouvelles rapines et de la destruction des temples dédiés au grand Brahma.

Le sanctuaire du dieu aux quatre mains fut souillé par le massacre des animaux sacrés, les images des divinités furent mises en pièces et la pierre de Lune fut saisie par un officier supérieur de l'armée du Moghol.

Impuissants à recouvrer leur trésor ouvertement par la force, les trois prêtres gardiens se déguisèrent pour le suivre et le surveiller. Les générations se succédèrent, le guerrier sacrilège périt misérablement. La pierre de Lune et sa malédiction passèrent d'un infidèle à un autre. À travers tous ces changements, les successeurs des trois prêtres gardiens continuèrent toujours leur mission, guettant patiemment le jour où la volonté de Vishnou le protecteur leur restituerait leur joyau sacré. Le temps roula des premières aux dernières années du XVIII^e siècle chrétien. Le diamant tomba aux mains de Tippoo, sultan de Seringapatam, qui le fit enchâsser au manche d'un poignard et ordonna qu'il soit gardé parmi les trésors les plus choisis de son arsenal.

Même, en ce lieu, dans le palais du sultan, les trois brahmanes maintinrent leur surveillance secrète. Trois officiers

de la maison de Tippoo, étrangers aux autres, avaient gagné la confiance de leur maître, en se conformant aux apparences du rite mahométan, et tout désigne ces trois hommes comme les prêtres déguisés.

III

Chacun se contait ainsi dans notre camp l'histoire fantastique de la pierre de Lune. Elle ne fit d'impression sérieuse que sur mon cousin, qui était disposé à y croire par son amour du merveilleux.

La nuit même de l'assaut de Seringapatam, il s'emporta ridiculement contre moi et contre d'autres camarades, pour avoir traité le tout de fable. Une dispute stupide s'ensuivit et le fâcheux caractère Herncastle l'emporta.

Il se vanta, si l'armée anglaise prenait la ville, que nous verrions tous le diamant à son doigt. Un éclat de rire général salua cette déclaration et nous crûmes tous cette nuit-là que l'affaire en restait là.

Arrivons-en au jour de l'assaut. Mon cousin et moi fûmes séparés dès le début. Je ne le vis ni au passage de la rivière, ni lorsque le drapeau anglais fut planté sur la brèche, ni enfin au moment où, passant le fossé, nous entrâmes dans la ville, disputant chaque pouce de terrain à nos ennemis. C'est seulement à la tombée de la nuit, quand la place fut à nous, et après que le général Baird eut trouvé lui-même le corps de Tippoo sous un amas de morts et de mourants, qu'Herncastle et moi nous nous rencontrâmes.

Nous faisons tous deux partie d'un détachement chargé par le général d'empêcher le pillage et les scènes de désordre qui suivent la conquête. Les traînardes du camp se livraient à de déplorables excès et, pire encore, les soldats

se frayèrent un chemin, par une porte gardée jusqu'à la salle du Trésor, où ils se chargèrent de bijoux et d'or.

Herncastle et moi nous nous trouvâmes réunis dans la cour extérieure du Trésor, cherchant à faire respecter la discipline. Je m'aperçus tout de suite que le terrible massacre que nous venions de traverser exaspérait jusqu'à la frénésie le tempérament fougueux de mon cousin. Il était à mon avis tout à fait incapable de remplir la mission qui lui avait été confiée.

Le chaos et la confusion régnaient dans la salle du Trésor, toutefois je ne remarquai aucun acte de violence. Les hommes (si je puis utiliser une telle expression) se dégradèrent avec bonne humeur. Ils échangeaient des jeux de mots grossiers, des plaisanteries, et l'histoire du fameux diamant revenait en scène sous forme de raillerie. « Qui a pu trouver la pierre de Lune ? » Ce refrain incessant ne s'arrêtait que pour rebondir d'un endroit à l'autre.

Pendant que j'essayais vainement de remettre de l'ordre, j'entendis un cri effroyable s'élever de l'autre côté de la cour et j'y courus immédiatement, redoutant une nouvelle mise à sac.

J'arrivais à une porte ouverte et vis les corps inanimés de deux Indiens que je reconnus, à leur costume pour être des officiers du palais, gisant à travers l'entrée.

Un cri à l'intérieur me précipita dans la pièce qui paraissait être un arsenal. Là, un autre Indien, mortellement blessé, s'affaissait aux pieds d'un homme qui me tournait le dos. Il se retourna à l'instant où j'entrai et je reconnus John Herncastle, un flambeau à la main et, dans l'autre, un poignard ruisselant de sang. Comme il me faisait face, une pierre, disposée en pommeau à l'extrémité de la poignée, flamboya à la lueur de la torche. L'Indien, tombant sur les genoux, désigna le poignard tenu par mon cousin et dit dans sa langue natale :

— La pierre de Lune se vengera sur vous et les vôtres.